

**DEUX RONDS**

**LE PERE PEINARD**



Réflex

HEBDOMADAIRES  
d'un

**GNIAFF**

ABONNEMENTS France	Un an . . . . . 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an . . . . . 8
	Six mois . . . . . 3			Six mois . . . . . 4
	Trois mois . . . . . 1 50			Trois mois . . . . . 2

**Ohé, les Troubadades !  
QUI VIVE?... FRÈRES !  
LA GRÈVE S'ÉTEND, NOM DE DIEU !**



**QUI VIVE?... FRÈRES !**

Ah, mes pauvres troubades, vous n'êtes pas à la noce !  
On vous en fait voir de vertes et de pas mûres.  
On vous trimballe à Paris,  
On vous esquinte à déambuler dans les rues,  
On vous bassine à monter la garde aux chantiers,  
On vous colle à bouffer du *singe* pourri,  
Et tout ça, pourquoi ?  
Parce que vos anciens copains... vos pères, vos frères, vos sœurs, vos amis, ont faim et trouvent trop maigre la pâtée que leur alloue le capitalo.  
C'est raide !  
On vous avait seriné que vous n'aviez été

inventés que pour protéger les frontières, pour nous garer de l'invasion étrangère....  
Il n'y paraît pas !  
Les chantiers de Paris sont loin de l'Alsace-Lorraine,  
Les boulevards où vous patrouillez ne sont pas les boulevards des places fortes de frontière.  
Qu'est-ce à dire ?  
Vous aurait-on monté le job ?  
J'en ai peur, nom de dieu !  
Oui, il me paraît que ce n'est pas tant pour empêcher Guillaume-le-Teigneux de revenir bivouaquer sous Paris, que pour empêcher les prolos de réclamer une vie moins infernale à leurs exploiters qu'on vous a mis des flingots dans les pattes.  
Souvenez-vous de Fourmies !  
C'est là que fut opéré le baptême des fusils Lebel.  
Et sur qui ?  
Sur des gosselines de douze et quinze ans, sur des prolos pacifiques qui ne songeaient qu'à faire la fête.  
Et, bien avant, les chassepots, sur qui furent-ils essayés ?  
Sur les mineurs d'Aubin, de Decazeville, de la Ricamarie... Il est vrai, c'était sous Badingue, — et on nous a appris à maudire ces tueries.  
Mais, ce qui me fend le cœur, c'est qu'on

ne nous a pas appris à maudire le massacre de Fourmies.  
Serait-ce parce que des républicains commandèrent le feu ?  
—o—  
Oh, pauvrestroubades, que je vous plains !  
Je sais bien qu'on doit, à l'heure actuelle, vous faire trimer, manœuvrer, pirouetter... histoire de vous fiche à cran contre le populo de Paris.  
On voudrait vous exciter, de façon que vous disiez : « Ces cochons de parisiens... Si on les pince !... »  
Je ne peux pas supposer que vous vous laisserez rendre enragés....  
M'est avis que, si les choses s'aggravaient, vous feriez comme beaucoup firent sous la Commune; quand on voulait les enrôler dans l'armée de Versailles ils demandaient à ne pas marcher et objectaient une raison contre laquelle ne peut rien nul galonnard :  
Ils expliquaient qu'ils avaient soit des parents... soit des amis... à Paris et que c'était trop leur demander qu'exiger qu'ils marchent sur eux !  
Devant tel argument, les galonnards versaillais s'inclinaient.  
Ils ne pouvaient faire moins !  
Et les finauds qui — très humainement — avaient sorti cet excellent motif étaient dispensés de marcher.

Sur ce, je ne pose pas de question.  
Sur ce : Souvenez-vous qu'hier vous étiez prolös, que vous le serez encore demain !

## LA GRÈVE GAGNE !

Les ouvriers du bâtiment ont commencé par déclarer qu'ils en avaient assez et se sont fichus en grève.

Et voici que le mouvement fait tache d'huile :

Il se généralise plus vite qu'une épidémie de choléra !

Les prolös du bâtiment qui turbinaient péniblement à construire les maisons qui fournissent des beaux logements et des belles rentes aux jean-foutre qui les exploitent ont décidé, à queue leu-leu, de se fiche en grève.

C'est déjà rupinskof, nom de dieu ! Mais il y a mieux ! La grève ne se limite plus au bâtiment. Voici qu'une trifouillée de corporations entrent dans le mouvement.

Où ça s'arrêtera-t-il ?

Malin qui pourrait le prédire !

Pour se rendre compte de l'importance du branle-bas, il n'y a qu'à savoir comment ça a commencé.

Des andouillards de la haute ont vaguement parlé de conspirations... Pauvres buses ! Il s'agit bien de ça : le mouvement actuel est tout ce qu'il y a de plus spontané, — il a éclo, kif-kif les grands mouvements révolutionnaires, par la force des choses, parce que le mouvement était venu.

C'est épatant à constater :

Un beau matin, sur un chantier de la Porte-Maillot, une dizaine de terrassiers se dirent que c'était vraiment trop bête de se laisser exploiter jusqu'à la gauche, sans piper mot ;

Qu'il y avait assez longtemps que les patrons ne payaient pas le tarif et imposaient la signature d'esclavage :

— Si on faisait grève ?...

Et les dix terrassiers plaquèrent le turbin illico !

Puis, en peinars, ils causèrent à leurs copains de mistoufle, — et ils furent si éloquentes qu'en quelques heures ils avaient entraîné à la grève plusieurs centaines de terrassiers.

Voilà l'origine !

Elle est naturelle — tout plein normale — n'a absolument rien d'artificiel et de factice.

Et, cré pétard, c'est justement ce qui fait la puissance du chabonais actuel.

Si c'eut été un comité quelconque qui ait fait grève, il serait possible d'enrayer le mouvement ;

Mais il n'en est pas ainsi.

Et c'est heureux !

Depuis belle lurette le populo sentait sa misère, — mais il ne voyait pas clairement ce joint pour y mettre un bouchon.

Des bons fieux à la hauteur lui expliquaient qu'un truc époilant serait de faire la Grève Générale : les prolös s'arrêtant en chœur de travailler et faisant la nique aux capitalos.

A force d'être prêchée l'idée de Grève Générale s'infiltrait dans le populo et y germait ferme.

Elle y germait tellement, nom de dieu, que les bons bougres qui l'avaient prêchée sont quasiment épatés du résultat.

La poussée est faramineuse !

—o—

Tous les quotidiens, même les plus avancés, sont ahuris du mouvement.

Ça les renverse, — kif-kif un tombereau que les grévistes foutent à cul !

Comment ! Voilà les terrassiers, des jour-

naliers, des bons bougres non groupés, beaucoup sans domicile fixe, qui, — par leur initiative, — réussissent à entraîner cent mille turbineurs, rien qu'à Paris.

Je dis cent mille pour n'être pas taxé d'exagération,

Car, à l'heure où les camaros s'appuieront mes flanches qui sait combien seront les grévistes ?...

Et, ce qui est bath aux pommes c'est que les élus et les politiciens ne fichent pas leur grain de sel dans la grève.

On a soupé de leurs fioles !

Ne prennent la parole que les seuls prolös, — et, dans la plupart des corporations ce sont surtout des copains d'atelier qui tiennent le crachoir.

L'autre jour, un conseiller cipal, Brard, a été envoyé à Dache, le perruquier des zouaves, avec un sans-gêne mirobolant.

—o—

Et la grève, si spontanée, si peu tirée de longueur, menace de tourner mieux que toutes celles que l'on avait si bien organisées et si bien dirigées.

Evidemment, ça paraît incompréhensible à tous les jobards et à tous les ambitieux. Ce n'est pourtant pas cotonneux à comprendre !

Quand on s'explique entre ouvriers on peut s'entendre facilement :

Pour les prolös, c'est une idée assez raisonnable de croire qu'il vaut mieux boulotter que de se serrer le ventre, — bien boulotter que de bouffer mal, — ne pas être embêté par un patron que de l'être... et tout ce qui s'en suit !

Aussi, dès que la terrasse s'est mise à bouger, il n'y a pas eu de difficultés. Les bons bougres des autres métiers ont tout de suite vu de quoi il retournait : ce que les uns demandaient, c'est ce que les autres désiraient....

On s'est expliqué, on s'est compris, on s'est soutenu, et ça commence à ronfler !

La gouvernaille s'est mise à protéger le travail... des entrepreneurs : elle protège l'exploitation !

C'est son métier !

Les régiments patrouillent dans les rues, campent aux chantiers, occupent tout Paris.

Ça ouvre les quinquets des prolös !

Et ce qu'il y a de caractéristique, c'est que ce déploiement de force armée opère juste à rebours de ce que visaient les dirigeants :

Il y a une trifouillée d'ateliers et de chantiers où, à la vue des troupes, les prolös ont tenu conciliabule et ont dit : « Nous ne marchons pas pour travailler à l'ombre des baïonnettes... on plaque et vive la « la grève !... »

Et voilà l'occupation de Paris par l'armée à amené les travailleurs à se serrer les coudes de plus en plus et à turbiner de moins en moins.

Depuis la Commune on n'avait pas revu quelque chose d'aussi sérieux !

—o—

Naturellement, ce n'est pas encore la Grève tout à fait générale, — en ce sens que toutes les corporations n'ont pas encore emboîté le pas.

Mais c'est la Grève Générale tout de même car la tendance des grévistes, — leur « état d'âme », — est tout à fait différent d'une grève partielle.

Il y a un riche esprit de solidarité !

Ainsi, les parqueteurs, par exemple, se sont fichus en grève en disant : « Tout ce que réclament, pour l'instant, les camaros des autres métiers, nous l'avons décroché à la force du poignet... N'importe, par solidarité, nous emboîtons le pas. Vive la grève !... »

A l'heure où je tartine il y a pour le moins une dizaine de corporations en grève.

Aux corporations de la première heure,

— aux terrassiers, aux charretiers, aux démolisseurs, — sont venus s'ajouter les serruriers, les menuisiers, les ébénos, les parqueteurs, les peintres.

A qui le tour, nom de dieu ?

C'est l'interrogation, qu'en tremblant, se posent les pleins-de-truffes.

Hé, hé ! ils pourraient bien rire jaune...

Beaucoup de métiers, décidés à quitter le turbin, n'attendent que la mise en branle d'autres copains.

C'est peut-être un tort : on devrait toujours agir sans s'occuper des camarades....

Mais, il n'y a pas à les blâmer.

Ainsi, certains subordonnent leur action celle de telle grande corporation dont la grève arrêterait tout : beaucoup guignent les gas des chemins de fer... s'ils marchent, lune chiée vont suivre !

C'est les cheminots qui sont le grand point de mire : s'ils tournent le disque et ouvrent la voie, peut-être pourra-t-on clamer : « La voie est libre !... »

Qui peut dire ce que nous réserve demain ?

Qui peut dire si les chemins de fer rouleront, si les bateaux circuleront, si les omnibus ne s'arrêteront pas, si les rues seront encore éclairées ?

—o—

Dans ces conditions — et pour une foultitude de raisons — ça ne doit pas être rigolo d'être timonnier de l'Etat.

La catin Dubarry, que Louis XV avait pêchée dans un bouisbouis, disait un jour à son amoureux :

— La France (c'était le petit nom qu'elle donnait à Louis XV) ton café fout le camp !

De fait, quelques années après, le café de la royauté foutait le camp d'une sale façon.

La Bourgeoisie est-elle logée à meilleure enseigne que l'aristocratie au siècle dernier ?

Il n'y paraît guère !

Tout de même, c'est cette vieille barbe de Brisson qui doit faire une sacrée bobine. Il est obligé de faire venir à Paris des troupes des quatre coins de la France, de dégarnir peu à peu toutes les garnisons. Tous les soirs on voit des lignards, des dragons, des cuirassiers, arriver aux gares.

Or, si andouillard que puisse être un homme de gouvernement, il doit bien rester à Brisson, — ne serait-ce que dans ses doigts de pied, — un rogaton d'esprit républicain.

Et alors, il peut se dire ceci :

« Si les bons bougres de province s'avisent d'emboîter le pas à Paris, qu'arrivera-t-il ?

« Au 2 décembre 1851, ce qui fit la réussite du Coup d'Etat fut la somnolence du populo,

« A la Commune, ce qui fit le triomphe des Versaillais fut l'abstention de la province,

« S'il n'en était plus de même ?

« Brouh ! Sale coup pour « l'Ordre ! »

« C'est la province qui va donner le coup de pouce.

« Si les prolös de province, — tant des grandes que des petites villes, — emboîtent le pas aux parigots, que va devenir « l'Ordre » ? Avec quoi protégerons-nous les capitalos de province puisqu'on aura expédié les troupes à Paris... »

Ah, les camaros, je ne vois pas Brisson dans des draps propres ! Ce qu'ils doivent être emmouscaillés !

Si les gas des grandes villes, des petites villes, des moindres patelins ont du culot et, eux aussi, s'alignent pour la Grève Générale, c'est un riche atout pour le populo.

Et ça donnera du montant aux bons bougres de Paris.

Dam, ils peuvent se dire :

« Serons-nous suivis ?... Notre départ n'est-il pas prématuré ?... Les copains de province sont-ils aussi dessalés que nous ? »

Or, foutez, toutes ces questions — aux-

quelles il n'y a d'autre réponse que dans les événements — peuvent embrouiller les parigots.

Donc, la parole est à la province !

—o—

Autre chose : songez, les bons bougres, à la salade que ferait la grève des chemins de fer... à supposer qu'elle vienne..., ce que vous saurez probablement à l'heure où vous lirez ceci.

C'est ça qui éparpillerait la troupe !

Il faudrait que la gouvernance se décide à garder toutes les gares, les dépôts, les entrepôts; toutes les voies, les appareils, les signaux, les aiguilles, les télégraphes...

Mince de tintouin !

Ce serait d'autant plus cotonneux qu'il suffit d'un petit chef de station pour embarbouiller la marche des trains : que le bougre mette les disques au « On ne passe pas ! » puis, ça fait, qu'il foute la clé sous la porte... et plus un train ne peut avancer !

Mince d'aria !

Or, Brisson pourra se creuser l'oignon tant qu'il voudra si ce que je suppose arrive il lui faudra rudement d'habileté pour arriver à protéger le bazar des chemins de fer et tous les bagnes industriels des villes.

Sans compter que, de la campluche proprement dite, il pourrait arriver du renfort à la Grève Générale !

Jusqu'à présent, on ne connaissait qu'un mossieu — que personne n'a vu en face — à qui on attribue la puissance d'être partout à la fois : le Père des Mouches !

Brisson est-il le bon dieu ?

Et l'armée, — toute sacrée qu'elle soit, — est-elle la légion céleste ?

C'est là le chiendent !

—o—

Pour lors, si la grève actuelle, — qui n'est encore pas « générale » en plein, — procure tant d'amusement à la gouvernance,

Que serait-ce, bon sang, si elle venait carrément tout plein générale ?

Les richards, qui ne savent déjà plus de quel côté se retourner, seraient cuits, — ou tout comme !...

Ça ne durerait pas longtemps !

L'enterrement de la société capitaliste, où il n'y a de joie que pour les feignasses et de déche que pour les trime-dur, serait vite baclé.

Ah, nom de dieu, avec deux liards de jugeotte et quatre sous de biceps, la victoire... le grand jour qu'on attend depuis si longtemps pourrait bien ne pas tarder à luire.

C'est à quoi il faut réfléchir, foutre !

Il y a si longtemps qu'on poirotte !

## COCHONNERIES CHARITABLES

La charité est une sale binaise pour celui qui la fait et celui qui la reçoit, l'un estimant qu'à deux sous par jour il remplit son devoir de solidarité se débarrasse ainsi trop aisément de ses remords de richesse, l'autre s'habitue à tendre la main et à attendre du bon plaisir des riches le soulagement passager de sa misère, alors qu'en serrant le poing il l'obtiendrait de leur frousse.

Quand, de privée, elle devient publique et que l'administration sert d'intermédiaire entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent, chacun sait qu'elle ne soulage rien que les poches des contribuables. Entre les pattes croches des employés petits et grands, les millions fondent et c'est rare si, à quelque vrai miséreux, il tombe, de temps en temps, une miette du festin. De plus, entre les mains de l'administration, l'Assistance publique devient une agence électorale permanente.

Il y a une autre forme de charité plus déguisée encore, celle qui par l'initiative des journaliers s'organise (?) pour secourir les victimes des catastrophes : incendies, noyades, etc. On ouvre des souscriptions. Ces souscriptions sont pour les journaux initiateurs l'occasion de réclame et de battage sur le rôle social de la presse

en général et le leur en particulier. Pour les souscripteurs elles sont l'occasion de faire étalage de leur générosité et de leurs beaux sentiments.

Dans ce cas, la plus ou moins juste répartition des secours est à la merci des bonshommes chargés de cette distribution. Un récent exemple, la souscription ouverte au profit des familles des naufragés de *La Bourgogne* montre de quelle sale façon les membres du comité de répartition entendent la charité.

—o—

Dans une occasion pareille où l'égalité des victimes devant la mort aurait dû faire aussi celle de leur famille devant les secours, le comité de répartition composé, il est vrai, de gros bourgeois a décidé de répartir cette somme en rentes annuelles suivant le grade ou la solde des naufragés à raison de 25 p. 100 par veuve et 10 p. 100 pour les orphelins. De cette façon, la veuve d'un officier gagnant 8,000 francs touchera 2,000 francs. Si elle a un enfant, 800 francs en plus soit 2,800.

La veuve d'un matelot gagnant 840 francs par an touchera 210 francs. Si elle a des gosses 84 francs en plus par gosse et par an.

Hein ! elle est chouette l'égalité de la R. F. telle que la comprennent les grosses truffes du Havre. Une veuve d'officier ça bouffe pour 2,000 francs par an, une veuve de marin pour 210 fr., juste à peu près le dixième.

Et les gosses. Ils en prendront aussi une chouette idée de l'égalité démocratique. Alors que pour la graine de l'officier on donne 800 fr., pour la graine de marin, 84 fr. suffisent.

Dans le cas actuel, la veuve de Deloncle, outre sa portion privilégiée de la souscription touchera du gouvernement 2,500, son mari étant mort en service commandé. En plus elle touchera encore une pension proportionnelle de la caisse de secours. Ce qui lui fera dans les 8,000 francs.

Pour protester contre cette partialité dans la distribution des secours le syndicat des marins avait organisé pour le 2 octobre une réunion des veuves de marins et des souscripteurs. On y a décidé d'exiger du comité le partage égalitaire et immédiat des sommes reçues.

Si, appuyant les veuves de leurs camarades, les marins rouspètent fortement, cette protestation ne se perdra pas et on fera bientôt rendre gorge aux gros truffards du fameux esmité.

Mais, s'ils pleurnichent, bernique !...

—o—

Dans cette affaire de *la Bourgogne* il n'y a pas que les bourgeois du comité de répartition qui se soient conduits comme des vaches, il y a encore et surtout la Compagnie générale transatlantique.

Outre que *la Bourgogne* était mal en point pour prendre la mer et le système de sauvetage et de mise à la mer des canots défectueux, la perte du navire est due surtout aux retards apportés par le capitaine dans le sauvetage. Tous ses efforts ont porté d'abord sur le sauvetage de la cargaison.

Il n'est qu'à demi coupable puisque la Compagnie est surtout sévère sur les questions de galette. S'il avait sauvé les passagers et lui avec et perdu la cargaison, la Compagnie lui aurait fait des misères faisant ainsi entendre à ses employés que la perte d'une tonne de marchandise est plus à déplorer que la mort d'une tonne de passagers.

Et d'une !

Les marins laissent 1 p. cent de leurs gages à la caisse de secours mais les amendes qu'ils reçoivent sont également supposées alimenter cette caisse. Or, voici la conversation entendue par un copain entre Rathier, président du syndicat des marins, et Vic, agent de la Compagnie.

Rathier. — Mais, M. Vic, où vont donc les amendes ?

Vic. — Mais ! dans la caisse de secours. Et tenez, en voici la preuve.

Vic ouvre son livre de comptabilité et, à sa grande stupefaction, constate que les amendes n'y figurent pas.

Mais alors, M. Vic, ajouterais-je en matière de conclusion, c'est donc dans la poche des administrateurs que passent les amendes.

Ça fait deux.

La dernière est plus particulièrement ignoble. Non contente d'exploiter honteusement les marins (840 fr. pour risquer sa vie quotidiennement) la Compagnie leur chipe encore dans la poche les quelques petits sous péniblement gagnés.

D'ailleurs, la Compagnie pense qu'il n'y a pas de petites économies. Ainsi, elle reçoit environ 30,000 francs pour éviter les bancs de Terre-

Neuve. Ça allonge le parcours, mais c'est moins dangereux aussi bien pour le bateau lui-même que pour les pêcheurs de morue qui y gagnent durement leur vie.

Mais tout en empochant la galette la Compagnie désire économiser son charbon. Elle prime le capitaine et les administrateurs pour ces économies. Et pour les réaliser le plus court est d'abrèger le trajet. Tant pis si on éventre quelques bateaux de pêcheurs ou si on s'éventre soi-même dans un bateau comme cela est arrivé pour *la Bourgogne*.

La dernière saloperie de la Compagnie est la plus grosse. Aussi, l'ai-je gardée pour le dessert.

On n'a pas payé aux veuves des marins de *la Bourgogne* le voyage intégral de leurs maris. On a eu le toupet de retenir les cinq jours qui restaient à ce navire à parcourir pour arriver au Havre.

Hein ! que dites-vous de ça les copains. Celle-là dépasse toutes les vacheries patronales quotidiennes.

## LEUR PATRIOTISME !

Chacun sait que les capitalos sont patriotes... jusqu'au porte-braise !

Dès que leur belle galette est en jeu, ces bougres-là se torchent le croupion avec le drapeau tricolore et s'associent sans scrupules avec les étrangers — même avec les Allemands, qu'ils prétendent être leurs pires ennemis.

Ils sont pognonistes avant d'être patriotes !

Ce qui ne les empêche pas de clabauder contre les bons bougres qui affirment que tous les peuples sont frères et que s'il n'y avait pas de richards et de gouvernants pour semer la discorde sur la boule ronde, on serait tous amis et jamais on n'aurait de guerres.

Ah, c'est du propre. leur patrouillotisme !

Ceux qui auraient encore des illusions n'ont qu'à ruminer les deux histoires suivantes :

En France, il n'y a qu'une seule et unique cartoucherie, celle d'Issy-les-Moulineaux, qui a pour étiquette « Société française des munitions. »

Tout à l'heure, je causerai de ses tenants et aboutissants.

Pour l'instant, que je raconte les aventures d'un patriote à tous crins :

Il y a quelque temps, ce mossieu, officier réserviste très débrouillard, était sous-directeur de la cartoucherie ; il obtint d'être expédié en Turquie, pour le compte de la cartoucherie et, une fois à Constantinople, il se mit bien dans les petits papiers des grosses légumes turques, fit des installations d'eau...

Et ça lui valut d'être, en France, décoré d'une belle wilsonnienne.

Décrocher la croix d'honneur en faisant les canalisations des lances, à Constantinople, pour le compte du Grand Turc, c'est rigouillard.

Je ne cite ça qu'à titre de curiosité — nos gouvernants peuvent bien décorer qui ils voudront, je m'en fous autant que des premières bretelles portées par Noé.

Toujours mariole, notre décoré se fit bombarder général turc et entra dans les arsenaux du Sultan.

Dernièrement, il revint en France et s'amena à la cartoucherie avec un fusil Mauser qu'il fit transformer sous ses ordres et, pour ce faire, embobina les matadors de la fabrique en promettant une forte commande de cartouches.

Une fois le flingot terminé, ce brave patriote tira sa révérence à la cartouchière d'Issy-les-Moulineaux et donna une commande de plusieurs millions de cartouches à l'Allemagne.

Pour un officier français, c'est pas mal, hein !

A noter qu'il a paradé à l'inauguration de la statue du fusilleur Canrobert, comme délégué de la Turquie.

—o—

Dam, on a groumé dans la haute légumerie de la cartoucherie quand on a su le lapin posé par l'officier patriote...

Ce serait le cas de dire à ces moineaux : regardez donc la poutre que vous avez dans vos uernes avant de découvrir les pailles de vos voisins.

La Société française des munitions a pour président du conseil d'administration le député Gévelot — un patriotard de derrière les fagots.

Et son patriotisme va loin, nom de dieu — il se fout des frontières !

Cette société a donc une fabrique à Issy-les-

Moulineaux, où turbinent 2000 prolos, tant ouvriers qu'ouvrières.

En France, cette patriarde société n'a pas de succursales.

Elle se rattrape à l'étranger !  
Elle a une succursale à Curgheim, un faubourg de Bruxelles,  
Elle a une autre succursale à Bitschwiller, en Allemagne,

Et, troisième, une autre à Milan, en Italie, Turellement, chacune de ces succursales fournit « patriotiquement » de cartouches et indifféremment, les gouvernances française, belge, allemande et italienne.

N'empêche que Gévelot siège à l'Aquarium français.

Pour faire toucher du doigt aux plus bouchés jusqu'ou va le « patriotisme » de ces fabricants de cartouches, voici un fait :

Pendant la guerre de Madagascar on fabriquait à Issy des cartouches qu'on envoyait ensuite à Curgheim,

De là, savez-vous où on les envoyait ?  
Je vous le donne en mille, nom de dieu !  
Comme vous ne devineriez jamais, je ne vous fais pas moisir :

Les cartouches, fabriquées à Issy ne stationnaient à Issy que pour être expédiées aux Malgaches qui se battaient contre les troupes françaises.

De sorte que, ces cartouches étaient renvoyées aux français, par les Malgaches, sous une forme... un tantinet désagréable !

Et il a pu arriver ceci : un trouffion français a pu être déquillé avec une cartouche fabriquée par son père !

Voilà à quelques extrémités sinistres conduit le patriotisme des capitalistes.

N'est-il pas évident, même pour le plus nicodème, que cette religion nouvelle n'est qu'une amorce destinée à nous emberlificoter ?

Il n'y a pas d'erreur !  
A moins d'être de la Ligue des Pantouffles, il est impossible de couper dans les bateaux chauvinards !

#### C'EST LUNDI PROCHAIN

Que sera mis en vente à Paris

### L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD

Prix : CINQ RONDS

#### Rectification

Il y a quelques semaines le PÈRE PEINARD raconta l'histoire d'un prolo à qui Bignon, le maire d'Eu, fit des mistouffes parce que le pauvre type avait perdu un billet de mille.

Aujourd'hui, le prolo visé proteste et envoie la babillarde suivante que j'insère nature :

Eu, le 28 septembre 1898.

Monsieur le Directeur,

Absent depuis quinze jours et étant à Paris où je voulais me placer, je prends connaissance seulement hier de votre article intitulé : « Babillarde d'une victime ».

Cet article contient une lettre qui a été faite comme si elle venait de moi et tout le monde l'a cru ici. Ce que vous avez fait là est indigne. Je n'ai jamais eu qu'à me louer de mes anciens patrons, MM. Bignon et Bourgeois, et je ne me suis pas du tout engagé comme vous voudriez le faire croire.

Et votre article n'a eu qu'un résultat c'est de me faire le plus grand tort car, je ne peux plus trouver de place nulle part. Je vous demande donc d'insérer ma lettre sans retard dans votre feuille ; vous avez causé un grand préjudice à un pauvre ouvrier et vous devez le réparer.

F. PAON.

Maintenant, voici exactement de quoi il retourne : les faits sont absolument vrais, — seulement, la lettre insérée par le PÈRE PEINARD ne venait pas de Paon lui-même. Une simple comparaison d'écriture l'a prouvé.

De divers côtés étaient parvenus des tuyaux sur l'histoire Paon et Bignon, quand arriva la lettre qui fut insérée, signée « une victime ». Sachant les faits véridiques j'insérerai la lettre, croyant — en bonne foi — qu'elle émanait de la victime. En cela seulement est l'erreur.

## LES SANGSUES

PAR JULES JOUY

Air : C'est ta Poire !

#### LES ROIS

*En dépit des gens vulgaires,  
Sauvant la société,  
Armés du scalpel des guerres,  
Nous saignons l'humanité ;  
Nous suçons, pour notre gloire,  
Son beau sang, vermeil et chaud ;  
Oh ! oh ! oh ! oh !  
C'est à boire, à boire, à boire,  
C'est à boire qu'il nous faut.*

#### LES NOBLES

*Nos aïeux, de rudes drilles,  
Volaient les filles des rois.  
Nous, nous quêtions, pour nos filles  
L'alliance des bourgeois.  
Nous fûmes grands dans l'histoire,  
Mais le sang nous fait défaut,  
Oh ! oh ! oh ! oh !  
C'est à boire, à boire, à boire,  
C'est à boire qu'il nous faut.*

#### LES BOURGEOIS

*Parmi toutes les espèces,  
A nous la part du lion !  
Nous entassons, dans nos caisses,  
Million sur million.  
Nous buvons, comme Grégoire,  
L'or, qui nous fait trôner haut :  
Oh ! oh ! oh ! oh !  
C'est à boire, à boire, à boire,  
C'est à boire qu'il nous faut.*

#### LES FILLES

*Pour rétablir l'équilibre,  
Des yeux, des ongles, des dents.  
Nous vidons le peu qui vibre  
Au cœur de leurs descendants.  
Nous éteignons la mémoire  
Qui palpète en leur cerveau ;  
Oh ! oh ! oh ! oh !  
C'est à boire, à boire, à boire,  
C'est à boire qu'il nous faut.*

#### LES PATRONS

*Avec courage et vaillance,  
Peinez, sombres travailleurs ;  
L'arbre de notre opulence  
Grandira, par vos sueurs.  
Les Patrons, c'est l'infusoire  
Dans la chair du populo ;  
Oh ! oh ! oh ! oh !  
C'est à boire, à boire, à boire,  
C'est à boire qu'il nous faut.*

#### LES JUGES

*Avides comme des gouges,  
Au Palais nous blottissant,  
Pâles, dans nos robes rouges,  
Nos robes rouges de sang,  
Nous abreuvons, au prétoire,  
La potence et l'échafaud ;  
Oh ! oh ! oh ! oh !  
C'est à boire, à boire, à boire,  
C'est à boire qu'il nous faut.*

#### LES HOMMES FUTURS

*Nourrice du Frolétaire,  
Justice ! nous t'attendons !  
Oui, tu viendras, sur la terre,  
Abreuver tes nourrissons !  
Pour qu'enfin, dans notre histoire,  
Surgisse un monde nouveau ;  
Oh ! oh ! oh ! oh !  
C'est à boire, à boire, à boire,  
C'est à boire qu'il nous faut.*

L'Almanach du "Père Peinard" sera mis en vente en Province en même temps que le numéro 105.



Attention les amis, garde à vous !

A l'horizon s'amoncellent les nuages précurseurs de la tempête... De peur qu'elle ne nous surprenne, hâtons-nous ! L'œil aux aguets ! Peut-être sommes-nous à la veille de graves événements.

Sera-ce la guerre, le Coup d'Etat, la Révolution ?

Pellieux nous menant à la boucherie et Bazaine à la foire ? Metzinger, Négrier, Gallieni ou un quelconque traîne-rapière renouvelant les exploits de Brumaire et de Décembre ? ou bien l'entrée en danse du populo, coupant la chique aux chamarrés de l'Etat-Major, poursuivant dans leurs tannières les chauves souris raticchonnesques ; renvoyant cul à cul à la poubelle, césariens et parlementaires, proclamant la Commune, la déchéance de la bourgeoisie et s'attendant dare-dare à la bonne ouvrage d'expropriation ?

Tandis que prêche Didon faisant la leçon aux futurs Saint-Arnaud et les couvrant de sa bénédiction anticipée, tandis que le Don Quichotte Déroulède brandit la menace et prépare la Terreur Blanche, les galonnards répondent : présents. « Jamais nous n'avons été si prêts et si d'accord que pour le quart d'heure » débagoute le bien nommé Négrier dans sa postiche fin de manœuvres.

Le radical Brisson qui empêche les grévistes de palper les dix mille balles votées par les cipaux de Paris, augmente sa provision de troupes. Dodds, qui fut un instant l'enfant chéri de la radicaillerie et l'héritier présomptif de la Boulangerie s'amène de Brest à Paris, prêt à le foutre à feu comme un simple Abomey et à éventrer les bonnes bougresses, kif-kif les amazones du fameux Bec-enzinc.

Les excitations au meurtre des prolos pleuvent sous la plume des journaliers bourgeois, Desmoulins, du Gaulois, conseille aux galonnards d'abattre comme chiens enragés les gas qui les engueulent — Drumont annonce l'ère des massacres, genre Mme Paulmier et à propos de cette sacrée pouffasse, une autre belle madame, Gyp, engage Clément Thomas et Lecomte à prendre les devants, s'ils ne veulent pas aller reluquer si les choux poussent au jardin historique de la rue des Rosiers.

Renchérissant sur tous, Cornély le figariste. Cornély ni dreyfusard, ni esterhazien, mais plutôt sympathique à la revision, nous menace d'une tuerie auprès de laquelle les fusillades de Milan n'étaient que de la petite bière — un jeu d'enfant dit-il élégamment.

Veillons au grain, mille dieux !

Car ces menaces ne sont pas si vaines qu'elles en ont l'air — le sinistre chieur d'encre du Figaro a raison, le massacre serait plus épouvantable encore qu'à la semaine rouge et la réaction, ce coup-ci, nous ramènerait au Moyen-Age.

Tenons-nous donc sur la défensive, montrons les dents et à la moindre alerte, suivons le peuple dans la rue. Mais surtout, foutez, que les nécessités du moment n'entraînent pas notre abdication et ne nous fassent pas perdre de vue notre rôle historique. Sans doute, guerre à la gradaille, à l'engeaneerie raticchonnesque — mais surtout guerre au capital et à l'Etat.

Ni dictature, ni parlementarisme, zut au sabre et flûte aux légiférateurs.

Comme solution du conflit, la Commune — la révolution sociale dans la Commune, la déchéance de la gouvernance, grande ou petite, l'expropriation des détenteurs actuels de la richesse au profit de tous, l'action spontanée des individus, des groupes, des fédérations.

Faisons, s'il en est temps encore, ce que nous aurions dû faire depuis longtemps déjà. Groupons-nous, relient nos groupes les uns aux autres en vue des événements, reconstituons, pour répondre à la guerre européenne, qui nous pend au nez plus que jamais, l'Internationale révolutionnaire comme Déroulède a reconstitué illégalement sa ligue des loufoques.

Que chaque gas des villasses se foute à la besogne en tapinois et à la bonne franquette, qu'il note les ressources topographiques et aussi les ressources en vivres de la cité, qu'il n'oublie pas le rupin dégoisage du vieux Blanqui : « Il faut que vingt-quatre heures après la révolution, le peuple ait goûté les bienfaits du nouvel état de choses ».

Qu'il ne l'oublie pas, nom de dieu, et agisse en conséquence.

Il faut à l'heure actuelle que notre action se dédouble. Il faut à l'action publique, à l'action des groupes ouverts, des permanences révolutionnaires, des syndicats et de la grève se joigne l'action complémentaire des petits groupes d'amis préparant et mâchant la besogne aux masses insurgées.

Oui, viédaze, le vent est à l'action, défensive d'abord, offensive ensuite.

Pas trop de flirt avec les républicains bourgeois qui mendigoteront notre aide maintenant que se tournent contre eux les armes que traitreusement ils forgèrent contre nous.

N'oublions pas la reconnaissance de ces ostrogoths : les journées de juin 1848 aux prolos qui avaient fait crédit de trois mois de misère au gouvernement provisoire — Fourmies comme remerciement aux sociaux qui aidèrent Constant à terrasser la Boulange.

Opérons nous-mêmes et pour notre compte. Sans doute les détritiques des anciens partis, les antisémites, les déroulédistes et autres charognes sont le péril immédiat, mais ne l'oublions pas, ils ne sont que la résultante de 20 ans de république bourgeoise. L'opportunisme a frayé les chemins à cette pourriture.

Et ne pardons pas de vue que nous serons fichus à l'ancre comme à la voile. De même qu'en 48, Changarnier aurait fait ce que fit Saint-Arnaud, de même à l'heure présente, à défaut de l'Etat-Major qu'ils conspuent, les Dreyfusards triomphants trouveront quelques Gallifet pour nous mettre à la raison.

La Révolution Sociale faite par le peuple et pour le peuple, — les travailleurs las d'être dupes dans toutes les bisbilles politiques, prenant en main leurs affaires, prenant la mine, l'usine, le champ et restaurant la commune anarchiste, voilà l'œuvre de demain.

Soyez à la hauteur des événements frangins des villes, face à l'ennemi s'il ose perpétrer ses désirs, venez aussi réveiller la cambrousse dont le concours vous est indispensable.

Il faut que le paysan sache de suite que la commune qui s'est proclamée à la ville n'est pas nuisible pour ses intérêts. Il faut que le paysan apprenne que l'impôt, la conscription, l'hypothèque, la rente sont dans la mélasse.

Il faut que le paysan force les riches à abdiquer leurs droits sur la terre, et la reprennent pour leur compte, libre de toutes charges et de toutes redevances.

Hardi petit et vite en besogne.

LE PÈRE BARBASSOU.

## EN BANLIEUE

### VESTE CÉLESTE

**Saint-Denis.** — De même que les vieilles bigotes se collent sur le nombril un tas d'amulettes, — sous prétexte de se préserver des embûches du malin, — de même un tas de galeux, plus roublards que fourneaux, collent sur les murs de leurs bagnes les portraits de tous les sacrés nom de dieu de saints qui peuplent le calendrier crélin.

Ça n'a pas une grande influence sur la prospérité ou le déclin des dits bagnes, — ça n'évite pas le sabotage, la faillite et autres désagréments;

Par contre, ça a une fameuse influence sur le ciboulot des esclaves qui, quotidiennement, viennent se crever à la peine pour le plus grand profit des exploiters.

En effet, dans ces bagnes placés sous la protection d'Antoine de Padoue (un mec qui fait retrouver les objets perdus, même les pucelages) ou du sacré viscère de Jésus, les prolos sont exploités d'une façon pyramidale.

La cartonnerie de Saint-Denis, que j'ai eu occasion de passer à l'astique, est dans cette catégorie.

Et, cré pétard, il n'y a pas à craindre que les gas se rebiffent ! Tellement on a eu soin de leur rincer d'eau bénite les boyaux de la tête.

Pourtant, si réfrigérante que soit l'eau bénite elle n'est pas un masturbateur souverain. Et la protection de tous les bienheureux du paradis, — qu'ils roupillent à la droite ou à la gauche du Père des Mouches, — n'est guère efficace non plus.

Les prolos de la cartonnerie Félix s'en sont aperçus l'autre lundi : quand ils se sont amenés ils ont trouvé toutes les bécanes fichues en capitade.

Et chacun de se dire que les saints préservatifs sont de la roupie de singe !

Mais, se dire ça est insuffisant. Ce qui serait plus chouette serait de s'aligner pour faire démissionner l'exploiteur.

Justement, le petit vent de Grève Générale qui souffle en douceur, — en attendant de venter en tempête... serait une occasion à ne pas rater !

### ENCOPE DION ET BOUTON !

**Puteaux.** — L'aristocratique Dion est peut-être magnanime, — en tous les cas, il est bougrement rancunier !

Il vient de le prouver en fichant à la porte de son usine les deux bons bougres qui étaient suspectés d'avoir ébruité l'affaire du contre-vache Gasselini qui a fichu son revolver sous le nez d'un prolo,

Ce qui est tout plein aristocratique !

A l'un des deux turbineurs renvoyés on n'a pas osé donner le motif de son saquage : on lui a cherché des rognés et, en fin finale, on lui a donné son compte.

Il n'en a pas été de même pour le second : on a opéré avec plus de cynisme et on lui a carrément fait comprendre que, le soupçonnant d'avoir été l'initiateur des débinages sur le sac-à-mistouffes Gasselini et des protestations collées dans Puteaux, on avait soupé de sa fiole.

Et dire que le comte de Dion est un capitalo magnanime.

Jugez ce que ce serait s'il ne l'était pas !



### Tyrannie capitaliste

**Douai.** — Il y a quelques semaines, un bon bougre qui turbinaux aux mines de l'Escarpelle fut fichu à la porte et, ayant laissé percer des tendances rouspéteuses, on marqua son livret à l'encre rouge.

De ce fait, le pauvre gas ne put se faire embaucher nulle part !

Ayant eu la naïveté de croire que la justice existe pour les prolos, il attaqua la Compagnie et, turlèlement, les enjuponnés lui donnèrent tort.

Depuis lors, la police s'est mise à lui faire la chasse d'une cynique façon.

On l'arrêta dans les rues de Dorignies sous prétexte de cris séditieux — mais il fallut le remettre en liberté, tellement les accusations portées contre lui étaient mensongères.

Peu après, dans un estaminet de Douai où le pauvre persécuté était entré avec un verrier, un policier s'amena qui, après avoir défendu au patron de les servir, empoigna le mineur et le trimballa au poste.

Est-ce assez crapuleux ?

Une question aux roussins et aux capitalos : quand, sans travail et sans croustille, pourchassé partout, le pauvre gas exaspéré cogne fort, à qui sera la faute ?

Aux crapuleux qui l'ont persécuté !

### Roulés en plein !

**Billy-Montigny.** — Les pauvres mineurs du Pas-de-Calais se sont laissés rouler en plein par les bouffe-galette Basly et Lamendin, au sacré congrès dont j'ai parlé, tenu à Arras entre patrons et prolos.

Sur le papier les exploiters semblent avoir fait quelques concessions, mais à la pratique les gueules noires s'apercevront qu'on les a foutus dedans.

Les mineurs avaient demandé une meilleure répartition des salaires.

On le leur a promis ! Et puis après ? Il n'en sera rien.

Voici comment : Les mineurs sont payés aux pièces — tant la benne de charbon qu'ils extraient ; celui qui, par chance, se trouvera sur une bonne veine tirera une quarantaine de benes, se fera 6 francs par jour, tandis qu'à côté d'autres n'en pourront extraire que la moitié.

Et le porion dira à ceux-ci : « C'est parce que vous tirez à cul et vous feignantez... »

En attendant que la mine soit en la possession des prolos, les gas auraient été mieux avisés en exigeant une bonne paye — sans tenir compte du charbon extrait.

Ah, les pauvres gobeurs que sont les mineurs !

Après avoir nommé des députés qui ne font que les mener en bateau, ils les écoutent, kif-kif des oracles et avalent leurs couleuvres comme le plus couillon des catholiques gobe le pain à cacheter de son raticchon.

Cré pétard, ils l'ont pourtant belle actuellement :

Que n'emboitent-ils le pas à la trifouillée de corporations qui marchent pour la grève générale ?

Si les gueules noires cessaient le travail ça ne ferait qu'empêtrer davantage les capitalos.

Voilà ce à quoi devraient songer les mineurs.

Il n'y a pas de temps à perdre, nom de dieu !

### Liberté électorale

**Beuzeval** est un patelin du Calvados où des capitalos ont édifié un grand baigne industriel auquel turbinent 8 à 900 prolos.

Et c'est un vrai baigne, mille tonnerres !

La majorité des conseillers municipaux du patelin sont employés à l'usine comme bureaucrates ou contre-coups.

Rien que cela indique que les singes ont régularisé le fonctionnement du suffrage universel : ah, foutre, il n'y a pas de danger que de la tinnette électorale sorte un nom déplaisant aux capitalos.

C'est très simple : on envoie les prolos voter par groupes de dix et, dans chaque groupe, on a soin d'intercaler un casseur de sucre... Inutile d'ajouter que, pour qu'il n'y ait pas de surprise, des bulletins au nom du favori patronal ont été distribués.

Le baigne de Beuzeval n'est d'ailleurs pas le seul où se pratiquent de semblables manigances : partout, c'est kif-kif bourriquot !

Partout le suffrage universel n'est que le muselage des prolos.

### Duel à mort, horribles détails !

C'est à **Forges-les-Eaux** que ça se passe : ils étaient quatre qui voulaient se battre...

A Forges, ils ne sont que deux — mais c'est tout comme dans la chanson.

Et d'un : Bouctot-le-Charitable, bouffe-galette frais pondu ;

Et de deux : Bochet, conseiller général du canton, ami de Gervais, le roi du fromage blanc.

Les chiens de faïence n'ont pas de regards plus féroces que ces terribles adversaires !

Voici le fourbi : la gauche qui s'étiquette républicaine du Conseil général s'était réunie ; Bochet fut épaté d'y voir Bouctot... lui, républicain ! ça le démontait.

Là-dessus, engueulades dans les grandes largeurs, provocations, envois de témoins, procès-verbaux et salissement de journaux.

Les deux adversaires s'appellent de toutes sortes de noms d'oiseaux et s'accusent mutuellement d'être disqualifiés.

Bouctot l'aurait été par les bouffe-galette de l'Aquarium qui ont blâmé dans les grands prix ses manigances électorales ;

Bochet serait irréprochable comme proprio des eaux minérales de Forges... mais comme laitier en gros... c'est une autre paire de manches ! Il paraîtrait que ses employés pratiquent le baptême...

Comment se terminera cette horrible affaire ? Y aura-t-il du sang de répandu ? Ou bien, la crise finale sera-t-elle une abondante évacuation dans les fonds de culotte ?

Bibi s'en fout ! Quoi qu'il arrive, il s'agit d'une parade jouée pour emberlificoter le populo.

Que les chameaucrates se battent, se blessent, s'étripent qu'est-ce que ça peut faire ?

Il en restera assez pour exploiter jusqu'à la crève les malheureux turbineurs.

### Aux chlottes, les règlements !

**Bourg-de-Péage** — Oui, nom de dieu, il ne

serait pas trop tôt qu'on foute aux chiottes tous les règlements.

Un bon bougre, Jean de Voiron, vient d'en être une victime de plus.

Ouvrier chapelier, il travaillait au bagne Mossart, dit le Seigneur du Péage; ayant eu une discussion avec son sergent (le contre-coup) et étant de caractère peu endurant, le bon fieu envoya chier le sergent et toute la séquelle. On eut beau vouloir lui faire entendre raison, il ne voulut rien savoir et résolut de quitter le bagne Mossart.

Le pauvre vieux comptait aller à Paris et y dégouter du turbin, il s'adressa à la société des chapeliers dont il faisait partie depuis belle lurette, pour obtenir sa carte de partant et aussi un petit secours que cette société casque à tout membre qui veut se déplacer.

Mais Jean de Voiron se heurta à un refus formel — sous prétexte qu'il était en retard de quelques cotisations. En fait de carte et de secours on l'envoya pondre, comme un chien galeux : « Tu est en retard de cotisation... Eh bien, crève si tu veux. Le règlement le dit et le règlement, rrran ! »

Démoralisé, le pauvre bougre ne sachant plus à qui s'adresser rentra dans sa chambre et s'accrocha à un clou.

Et maintenant, messieurs les chapeliers, comment appellerez-vous sa mort ? Un suicide ?

Ah ouat ! Je pense que, maintenant, vous devez vous mordre les pouces d'avoir été si rossés à l'égard de votre vieux copain — c'est vos maudits règlements qui l'ont tué !

Le pauvre vieux était tellement dans la dèche qu'il n'avait même pas les quelques sous nécessaires pour se payer une corde neuve; celle dont il servit cassa et c'est sur le parquet qu'on le trouva.

La propriote, une nommée Blachon, ne voulut pas qu'on le relève pour l'étendre sur le lit, en attendant la boîte aux dominos — ça aurait sali la couverture !... Le vieux resta donc sur le plancher, de par la volonté de la propriote Blachon.

Vieille guenon !

A. DELALÉ.

### Chouettes réunions

Saint-Nazaire. — Après Nantes où elle avait fait quatre conférences, la camarade Séraphine Pajaud a fait, samedi, une réunion à Saint-Nazaire, à la salle de la Jeunesse.

Il y avait du populo — environ 600 personnes. Et la copine a jaspiné aux applaudissements de tous — à part quelques empapaoutés et échappés de sacristie.

De Saint-Nazaire, la camarade va aller conférence dans plusieurs villes de la côte.

### Un enterrement civil

Dieppe. — Les bons fieurs qui toutes les semaines s'appuient mes fianches, ont encore dans le ciboulot l'histoire de ce quart-d'œil des morts qui foutit une raclée à celui des vivants.

L'affaire est venue l'autre jour devant le comptoir des marchands d'injustice.

Une charibotée de bons bougres s'étaient amenés, tant pour reluquer la bille des jageurs que pour se payer la tronche de Roger, l'illustre maire de Dieppe.

Des débats, il résulte que le commissaire des refroidis n'a agi, en cette affaire, que d'après les instructions du maire de Dieppe.

L'avocat bécheur, ne voulant pas ergoter sur l'illégalité des ordres donnés par le maire, relativement au drap mortuaire et à l'itinéraire du convoi, se contenta de réclamer pour le croquemort en chef une condamnation pour boucan sur la voie publique.

Les témoins, paraît-il, n'ont vu que dalle.

Le défenseur de Toussaint, cagot fieffé, met les pieds dans le plat et soutient que Doucet n'a agi qu'à sa fantaisie. Suit une joute oratoire entre lui et les jageurs. D'après ce birbe, Toussaint a chouetté fait de jambonner Doucet. Les chats-fourrés condamnent Toussaint à cinquante balles d'amende.

Cette petiote condamnation a surtout servi à foutre à nu les manigances des cléricochons du patelin.

## Une babillarde

Eu, le 9 octobre 1898.

A. M. D'Hocquelus, directeur du MESSAGER EUOIS

Monsieur,

Dans le numéro de votre journal daté du 9 octobre, sous la rubrique la *Bande à papa*, vous insinuez que je suis affilié à une bande de voleurs et d'assassins et que mon rôle consiste à indiquer les coups à faire.

Sur quoi bases-vous votre opinion ? Est-ce donc moi qui ai indiqué le coup qui vient de vous frapper ?

Je ne me réjouis pas de votre malheur, j'y compatis au contraire et vous engage à cuirasser votre cœur contre l'infortune.

Puisse cet accident modifier vos idées erronées, selon moi, sur la religion, la propriété, la famille et amoindrir l'orgueil qui vous incite à vous attribuer une supériorité intellectuelle et morale sur autrui.

Tel qui piasse aujourd'hui, bronche demain. Vous venez d'en faire la triste expérience : c'est la vie, cela, Monsieur; la bonne réputation est chose fragile.

Si vous entendiez ce qu'on dit... de vous. Agréez, Monsieur, mes compliments de condoléance.

GUERDAT,

Vendeur du Père Peinard.

Attention, les bons bougres !

le Dix-sept Octobre

sortira du four

## L'ALMANACH

DU

## PERE PEINARD

pour l'année crétine 1899

Au 107 calendrier révolutionnaire

Kif-kif les années précédentes, l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD sera bath aux pommes : sa couverture s'illuminera d'un chic dessin en couleurs et il sera farci d'illustrations galbeuses et bourré de flambeaux aux petits oignons.

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

## VERS LA RÉVOLTE

(12) PAR HENRI RAINALDY

Patoux écrivit aux vieux ce qu'il allait faire.

« Voyez-vous, disait-il, ça vaudra mieux que la prison ou Biribi. — Vous savez pas ce que c'est Biribi ? — C'est là-bas, en Afrique, un endroit désert où l'on travaille comme des nègres pour rien faire du tout, sous la direction d'une bande de corses plus brigands que des brigands. On souffre comme des misérables qui auraient tué père et mère et souvent on crève comme des chiens.

« Et, soit dit sans vous manquer de respect, vous commencez d'être vieux, vous avez besoin qu'on vous aide et, si je suis là-bas, à Biribi, je pourrai pas vous aider.

« A l'étranger, en Suisse, chez les Ducart que nous connaissons je travaillerai et, avec un peu

d'économies et de privations, je parviendrai tous les jours à vous envoyer quelques sous de temps en temps.

« Qu'est-ce que vous voulez ? C'est pas de ma faute s'il y a des femmes qui sont méchantes... Et je veux pas qu'on me condamne comme un voleur puisque j'ai rien volé et puisque les Patoux on les appelle des honnêtes gens au pays. Prenez courage, chers parents ! ne vous faites pas trop de la peine; je ne vous oublierai pas et, quoique loin, je saurai vous faire voir que je vous aime ! »

Il signa : « Votre fils : Jean PATOUX. »

— Père Abonel, dit-il ensuite, donnez-moi donc un verre de vin.

— Je veux bin, Patoux.

Patoux but son verre d'un trait et paya. Puis en se levant :

— Tenez, j'ai une petite course à faire; je vous laisse mon sac, mes effets et mon fusil avec la baïonnette, je reviendrai les prendre, ou bien je les enverrai chercher par un camarade.

— Faites, faites; vous gênez pas.

— Merci; au revoir, père Abonel.

— Au revoir.

Quand il fut dehors, Patoux se cacha dans une petite rue peu passante, avec son vieux couteau il arracha le galon jaune de sa casquette d'ordonnance, puis il se dirigea vers la gare.

Au guichet, il demanda un billet pour une ville italienne dont il prononça le nom tout bas, tout bas...

Nioche, le pince-sans-rire du bataillon, avait suivi le chemin de Patoux.

On le disait parti pour Vintimille, la joyeuse petite ville italienne aux terrasses fleuries s'étagant sur le flanc des Alpes, dont on voit, de Saint-Michel, le profil gracieux sur la côte dorée par le soleil; mais ses intimes en savaient long là-dessus et ils ne répondaient aux questions des indiscrets que par des demi-sourires...

Les états de services du chasseur Nioche étaient les suivants : engagé volontaire pour cinq ans dans un régiment d'infanterie; caporal, six mois après son arrivée au corps; sergent au bout de quinze mois; fourrier, puis sergent-major presque coup sur coup. Cassé au bout de huit mois de grade pour insultes envers un supérieur, en dehors du service et changé de corps à la suite de cette mesure disciplinaire.

Arrivé au bataillon avec une réputation de forte tête, Nioche ne tarda pas à devenir la bête noire du commandant et des officiers. L'histoire de sa cassation le précéda.

Il avait, certaine nuit, à Lyon, aux alentours du Parc de la Tête d'Or, rencontré le major de son régiment, dont il était l'ennemi-né; — ce major, un ivrogne parfait, passait pour la terreur des comptables-fricoteurs.

Le major était en civil. Nioche et les amis qui l'accompagnaient simulèrent une grosse ivresse et firent semblant de ne pas reconnaître le commandant. Ils le prirent sous le bras, comme un bon bougre, l'entraînèrent au café et le grisèrent... Comment s'y prirent-ils?... Personne ne le sut; en tout cas, le major rentra chez lui en chemise..., avec ses bottines et son chapeau ! Le lendemain il porta plainte : le sergent-major fut cassé.

Nioche récoltait de la prison autant qu'il voulait; c'est-à-dire plus — et c'était un régal pour les prisonniers quand il était des leurs. Un matin au réveil, le caporal de garde ordonna de laver les cellules à grande eau; le médecin inspecteur, en tournée, devait les visiter, après le rapport. Nioche, armé d'un seau et d'un balai, se mit à la besogne avec une ardeur extraordinaire; une ardeur telle qu'on ne put pas lui faire quitter ce travail quand le médecin inspecteur entra au corps de garde. Le caporal de planton rappelé à son poste abandonna le seau, le balai et le prisonnier, sans avoir aperçu dans un coin un grand baquet plein d'eau... Un bruit de voix dans le couloir, précédé d'un entre-choc de ferraille : le trousseau de clefs; — des cris de : *A vos rangs, fixe!* — La porte de la prison est ouverte. Le médecin inspecteur paraît; les officiers se montrent derrière lui et Nioche, qui leur tourne le dos et lave toujours, écarte les jambes et leur envoie un plein seau d'eau dans les bottes : floc !... Puis, il se retourne, prend un air ahuri et s'excuse, pendant que ces Messieurs pestent et grondent, à qui mieux mieux.

Autre exploit de Nioche :

Le Lieutenant-Trésorier, surchargé de besogne, demanda au commandant un secrétaire supplémentaire.

Nioche fut désigné pour remplir ces fonctions.

En vente aux bureaux du Pere Peinard

Les Anarchistes du Pneu Pneumatique pour 1897 et 1898, 0.25; francs, 0.35. L'Anarchisme du Pneu Pneumatique pour 1896 (suite), 0.25; francs, 0.35. L'Anarchisme du Pneu Pneumatique pour 1895, suite, 0.25; francs, 0.35.

Brochures à 0 fr. 10; francs 0 fr. 15 l'exempl.

- Volontés Communistes, opinions antérieures de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pougot. L'Anarchisme, par René Rastin. Un Sillon d'ouvriers, par P. Kropotkine. Aux Jeunes gens, par P. Kropotkine. L'Anarchisme, par P. Kropotkine. L'Anarchisme, par P. Kropotkine. Les Révolutionnaires et Communistes de Lomax. Proust et l'Anarchisme, par Rimou. Le Grand Anarchisme, par Kropotkine. Le Lou et l'Anarchisme, par Kropotkine. Petites pensées, par Malatesta. Proust et l'Anarchisme, par Kropotkine. Le Mouvement anarchiste, par Jean Grave. Le Pneu Pneumatique, par Jean Grave. L'Anarchisme ou l'Anarchie, par René Chagny. Les Pneu Pneumatiques, critique du suffrage universel, par Malatesta. Le Mouvement anarchiste, par Kropotkine. Le Pneu Pneumatique, son ton et ses sons, publication des R. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15; francs 0 fr. 20 l'exempl.

- Notre cause et ses véritables ennemis, publiée par le "Libertaire". Les Causes de l'Etat, par Sébastien Faure. Proust nous sommes anarchistes, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes". L'Anarchisme et le Communisme, publication des R. S. R. I. Révolutions et Révolution, publication des R. S. R. I. Missive et Mouvement, publication des R. S. R. I. Les Anarchistes et les Syndicats, publication des R. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; francs 0 fr. 30 l'exempl.

- Le Douce et le Salin, par R. Jarvin. L'Onion et l'Anarchisme, par D. Saurin. Les Temps nouveaux, par Kropotkine. Pneu Pneumatique socialisme, par W. Tolstouchoff.

Divers

- Boycottage et Saurin, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, 0 fr. 05, dix ex. 0 fr. 35. Sommaire sommaire, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Mounier, par Lucie, professe de Charles Albert, 2 fr.; francs, 1 fr. 30. La collection de La Science, 1895 et 1896, 76 numéros brochés, 7 fr. 50; francs, 8 fr. Le Pneu Pneumatique, années 1891, 1892, 1893, Namée, brochée, 8 fr. Le Pneu Pneumatique (nouvelle série), 1895-1897, 62 numéros, 8 fr. Affiches illustrées : Le P. P. au Pneu, le Camion et le mot et l'Anarchisme, avant et après 1789, chaque affiche 0 fr. 10, francs les deux 0 fr. 20. Le Sillon et le mouvement de la Révolution, par Jean Grave, 0 fr. 60; francs, 0 fr. 70. Duit et l'Etat, par Bakounine (avec portrait), 1 fr. Evénements, par Zo d'Axa, le vol, 1 fr.; francs, 1 fr. 30. Commerce d'Etat, résumé de la science, publication des R. S. R. I., le vol. 1 fr. 50; francs, 1 fr. 75. Sommaire sommaire de l'Anarchisme, par Nathan, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs. Pneu Pneumatique, par Kropotkine, 1.50.

En volume à 2 fr. 50; francs, 2 fr. 80

- Le Commerce de l'Etat, par P. Kropotkine. Le Sillon sommaire, par Jean Grave. Le Commerce de l'Etat, par Jean Grave. L'Anarchisme et le Sillon, par Jean Grave. Le Pneu Pneumatique de l'Anarchisme, par Ch. Malata. De la Commune à l'Anarchisme, par Ch. Malata. Les Journées de l'Etat, par Ch. Malata. Biens, par Nathan. Le Pneu Pneumatique de l'Anarchisme-socialisme, par Nathan. Le Pneu, par Ramilly. Biens, par Ramilly.

Le PERE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : L. GRANDJEAN. Imp. L. Grandjean, 11, rue Lavoisier, Paris

En apprenant ce choix, le trésorier eut une singulière grimace; mais bientôt il se recroisa: Nioche était un mauvais sujet; possible. Seulement, il connaissait fort bien la comptabilité; cela est utile. La question se réduisait à savoir prendre l'homme, et le trésorier s'en chargeait: de la douceur, des bonnes paroles et des permissions...

Le premier dimanche, Nioche obtint la permission de la nuit. Il se grisa formidablement, en compagnie de Dumas, sergent secrétaire.

A deux heures du matin, Nioche émit l'idée saugrenue d'aller chez le trésorier arrêter les comptes du trimestre.

Dumas accepta. Or, les bureaux du trésorier se trouvaient dans le centre de la ville, au-dessus d'une boulangerie. En arrivant devant la maison, les deux pochards entendirent les « hein !... hein ! du mitron et, la main les surprenant soudain, ils cognèrent aux voletis en criant : « du pain ! du pain ! ». Le boulanger ouvrit sa porte; les gaillards se dirigèrent vers le pétrin et, en deux temps, ils eurent mis les bras dans la pâte. Un mitron voulut s'interposer, mal lui en prit: Dumas et Nioche le couchèrent dans le levain. Une dispute s'ensuivit, des coups, le trésorier fut réveillé par le bruit; il écouta, comprit, et descendit en hâte. Il renvoya Nioche à la caserne, avec promesse de huit jours de salle de police et fit coucher Dumas chez lui, avec son ordonnance.

(La suite au prochain numéro.)

Communications

Paris

Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XIVe. Les camarades se réunissent le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delafayette, 188, rue de Charanton.

Groupe abstentionniste du XIVe. Réunion publique abstentionniste; samedi 16, rue de Charanton, 51. Nous espérons que tous les camarades ne mangeront pas de nous prêter leur concours oratoire.

Le groupe communiste du XIVe, réunion tous les lundis soir, salle Chapron, 11, rue des Plantes. Causeries par des camarades.

Le groupe organise pour le dimanche 16 octobre une soirée artistique privée où seront interprétés le Cope et le Préfète électoral.

Les camarades qui désirent des lettres d'invitation sont priés de s'adresser aux journaux libertaires.

Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 3, rue de Méhaldé (ancien lieu de réunion).

Les Libertaires du XVIe, réunion tous les dimanches soir chez Béca, 116, boulev. de Grenelle.

Le Bascois, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanences tous les marchés et vendredis de 9 à 10 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux; affaires commerciales et conventionnelles, justice de paix, pécunions, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1894, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. St. Péron, 85, boulev. Magenta, Paris.

Solidarité des Toimadeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 10 h. chez André, 2, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

Ensemble

Savez-Vous. - Groupe libertaire d'études sociales. Salle Olivier, rue au Port, (près la gare) tous les samedis, à 8 h. 1/2, causeries, lectures, discussions. Les camarades sont priés d'être exacts.

Jeunesse Egalitaire, réunion tous les mardis soir, salle Olivier, 3, rue du Port.

Afin de régulariser la vente des journaux anarchistes les camarades sont priés de se trouver au dépôt central, 47, rue de la République et chez Varrin, rue de Paris de déposer également les brochures au groupe le samedi.

Anarchisme. - Les libertaires des Quatre-Cheminées se réunissent le samedi au local habituel.

Provence

Marseille. - Les libertaires marseillais se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis - café Boyer, 22, rue de la Vierge.

Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Mimos prévient les

camarades qu'il se trouve à midi, boulevard Dival, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Caballer, 6, de 2 h. à 3 h. bar Terminus, à droite de la gare.

Autun. - Vu la nécessité de propager l'agit et à quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Café de Piquet au coin de la rue du Coq.

Caen. - Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

Caen. - Montparnasse, impasse Bressquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

Caen. - Les camarades se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

Caen. - Réunion tous les soirs au café-bar du Marché-Neuf.

Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le camarade Vassail, 10, rue des Dragons et au kiosque du Palais, place Arago.

Le camarade porte à domicile.

Le Havre. - Le "Père Peinard" est créé par Barry, 11, rue Chillon et en vente dans tous les kiosques.

Caen. - Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doutre, bistrot.

Caen. - Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pâchierie.

Caen. - Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cartouan, 2, au marchand de journaux.

Caen. - Faubourg de Laon: réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi. Tenez.

Caen. - Le "Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Tronille.

Caen. - Le "Père Peinard" est en vente chez Masure, coiffeur.

Caen. - Le groupe libertaire "Le Fraternel" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

Caen. - Les copains et copines se réunissent samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Filles.

Caen. - Les journaux sont en vente chez Delidé, 7, place des Minimes et portés à domicile.

Caen. - La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 111, faubourg de Paris.

Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Caribald; kiosque de la Poste et kiosque place Fontan.

Caen. - Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

Caen. - Beaux, 21, rue Ramonoff, offre tous les journaux anarchistes.

Extérieur

Caen. - Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 8 h. du soir, chez P. Schleichach, 35, quai d'Orban.

Caen. - Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

- « La Misère » : ta note passera la semaine prochaine sans faute.

GRANDE SOIRÉE FAMILIALE

Organisée à Saint-Etienne Par les Languedociens de la région stéphanoise Le 6 Novembre 1898, à 2 heures sainte noyauté, cours virtuel nudo et praxiste Causerie par un camarade sur l'agitation actuelle. Déclamation, concert, bal, tombola. Entrée : 0 fr. 30 domat droit à la tombola. Les camarades qui désirent y prêter leur concours sont priés de se réunir le 20 octobre, au bon coin Stéphanois, en face le théâtre à 8 h. du soir.

CHANSONS ILLUSTRÉES, etc. musicale. DEUX RONDS chaque

- 1. Le Cœur des vents-écoués. 2. Les Languedociens, paroles de E. Decreyt, musique de Mévisto. 3. Le Sillon des uns s'écoués.

Le PERE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gens. L'y réclamer.



« L'Armée est une gendarmerie! »

(C'est Gallifet qui a dit ça... et il s'y connaît ce monstre!)